

mais ! Peut-être trouverai-je le moyen d'acquérir de nouvelles richesses ; je suis intelligent, et j'inspire une grande confiance à ceux qui me connaissent : mais quand bien même j'amasserais d'autres millions, une blessure saignera toujours au cœur.

Ma femme, ma fille m'ont abandonné à l'heure du péril et de la ruine. Il n'y avait rien dans leur cœur, rien ! Et cependant depuis que je suis le mari de Joësa, j'ai tout fait pour lui plaire... Je l'ai traité d'abord en enfant capricieuse et gâtée, mettant sur le compte de son éducation ses travers et ses défauts. Ma fille était pour moi l'objet d'un culte.

Fou que j'étais ! Il me semblait qu'en allant au-devant de leurs désirs, en leur donnant un train royal, en les alliant à un prince, j'acquerrais des droits illimités à leur reconnaissance et à leur tendresse. Je me suis trompé, je les enfongais plus avant dans leur égoïsme, voilà tout. On cessa de me considérer comme un mari, comme un père ; je ne fus plus que le banquier dont la caisse resta inépuisable.

Tandis que je pâlisais sur mes livres, que je créais des systèmes financiers, que je rêvais de grandes choses, ayant toujours en vue leur bonheur plus que le mien, elles m'oubliaient dans mes bureaux ou mon cabinet de travail, couraient les bals, les fêtes, m'envoyaient leurs notes, et me trouvaient suffisamment payé de mes générosités et de mes soins par le bruit que faisaient les journaux de la beauté de leurs fêtes et du luxe de leurs toilettes.

Un mot me suffisait en remerciement de tout ce que je réalisais pour elles. Quand on se croit aimé, cela rend tout facile, voyez-vous. Et je me trompais ! Dans ces deux âmes également ingrates, rien ! rien ! Voilà la vraie ruine, mon cher maître ! celle dont je ne me relèverai pas...

— Elles reviendront...

— Si j'échappe aux filets qui m'enserrent, peut être... Sinon, jamais. Que leur importe de vivre à l'étranger ? Les gens qui possèdent des millions trouvent partout, à toute heure, des trésors d'indulgence. Est-ce que le malheur ne devait point les jeter dans mes bras ? Je comprends l'entraînement, la folie du luxe, les abus de la vanité, j'exécuse tout cela, elles étaient élevées dans la mollesse et l'insouciance.

Joësa ne possédait que l'instruction donnée aux femmes de son pays. Elle aimait les longues siestes et la parure ; sa fille, grandie à ses côtés, partageait ses goûts. J'aurais pu exiger que Mercédès reçût une autre éducation, j'avais manqué d'énergie pour cela. Pas de caractère et pas de cœur ! je suis certain qu'à cette heure elles sont à la promenade ou qu'elle reçoivent des visites...

— Si vous leur écriviez ? dit l'avocat.

— Sais-je seulement leur adresse. Mercédès n'a pas donné de ses nouvelles à Mikael... Et puis, vraiment, ce serait inutile. N'en parlons plus. Je voudrais même cesser d'y songer. N'ai-je rien de plus précieux au monde que ces deux femmes assez misérables pour me laisser à terre, vaincu, presque désespéré. Il faut sauver mon honneur de ce sinistre, maître Leroux. Je vous le jure, je suis un honnête homme. La coalition qui a ruiné le passé et compromis l'avenir ne peut rien sur ma réputation. On s'efforcera de la ternir, je le sais, mais je lutterai, je vous jure que je lutterai...

Il s'arrêta, pris de suffocation.

— Si je puis, dit-il, si j'ai le temps... Vous me trouvez dans un moment où je conserve un peu d'énergie, mais j'ai peur, oui, j'ai peur qu'elle ne dure pas. Je suis atteint au cœur, voyez-vous... Il est temps que je sorte d'ici... les murailles m'écrasent.

Je conçois qu'un criminel y reste et y vive. Il a l'effroi de son crime.

Au fond de sa conscience il sait avoir mérité le châtiment qui l'atteint... mais moi je n'ai rien fait, rien ! Et si j'étais hors d'ici, je sauverais tout : mes intérêts et ceux d'autrui... J'en réponds sur ma vie... En me tenant enfermé, on m'assassine moralement...

— Ne perdez pas l'espérance de devenir libre sous caution, répondit maître Leroux. Je vais revoir le prince Ypsolani, et nous prendrons ensemble les mesures nécessaires... Travaillez, préparez un mémoire, fournissez-moi des éléments de défense, si le malheur s'acharne après vous...

— J'essaierai, dit Bozan, oui, j'essaierai. Qu'on me rende libre ! Je ne demande que cela, et tout sera sauvé.

L'avocat le quitta sur cette parole qui résumait la pensée et les désirs de Bonaventure.

Suivant le conseil de maître Leroux il travailla avec ardeur à un long mémoire dans lequel il expliquait les opérations faites, le résultat qu'elles promettaient, le tort que lui causait une détention préventive. Pendant les jours qu'il employa à rédiger ces longues pages, il ne défailit pas un seul instant. Il arrivait presque à écarter de son souvenir la pensée de sa femme et de sa fille.

L'honneur en ce moment le préoccupait plus que tout le reste. Leroux approuva le mémoire, et promit d'en communiquer des fragments à un magistrat de ses amis qui jouissait d'une légitime influence. Après l'avoir lu, ses doutes, et la suspicion dans laquelle il tenait Bozan de Breuil ne pouvaient manquer de s'évanouir. Il agirait sur l'esprit du juge d'instruction, leurs familles étaient alliées, et tout s'arrangeait à bref délai.

Rassuré par les promesses de son avocat, Bonaventure attendit. Un jour, puis deux jours, cinq se passèrent sans nouvelles.

Bozan écrivait à maître Leroux, le suppliant de lui apprendre ce qui se passait.

L'avocat se heurtait de tous côtés à des difficultés nouvelles. Les ennemis du financier avaient mis en avant des influences bien autrement puissantes. On venait d'intéresser Valgras à la cause des banquiers juifs, et celui-ci après une promesse de bénéfice fabuleux dans une nouvelle affaire, s'engagea à demeurer neutre et à laisser Bozan se débrouiller comme il pourrait.

Valgras avait cependant de grandes obligations à Bonaventure. Grâce à celui-ci il avait ajouté quelques millions de plus à sa récente et scandaleuse fortune. Mais Valgras, après avoir répété sous toutes les formes de l'art oratoire à l'usage des tribuns qu'il n'avait dans la vie d'autre intérêt que celui du triomphe et de la prospérité du peuple, abandonnait la cause du prolétariat à mesure qu'il prenait un rang plus élevé parmi ces parvenus de grandes terres et de hauts revenus. Sa conscience politique changeait de peau. Conservateur de fraîche date, il n'en était désormais que plus ardent à la défense des intérêts des propriétaires fonciers.

Cet homme qui avait connu la misère, éprouvait le besoin d'un luxe fou, et pour en satisfaire les caprices renaissants, jamais il ne possédait assez. On pouvait lui offrir sans fin des bénéfices dans les spéculations mises sous son patronage ; il vendait son nom et son crédit avec une impudeur de juif. Sa protection demeurait acquise au plus offrant.